

nées cuites, sont infiniment plus favorables à l'engraissement que si elles sont administrées crues, et cela dans une proportion du simple au double. Les patates sont plus nourrissante que les autres racines.

En fait de grains, on peut employer l'orge, les fèves, les pois, le blé-d'inde, le sarrasin et l'avoine. On devra choisir parmi ces aliments celui que est à la fois le plus économique, soit absolument soit relativement. Les résidus de laiterie ajoutés à ces diverses substances activent singulièrement l'engraissement.

Les grains ne doivent jamais être donnés secs et entiers, parce qu'alors ils sont imparfaitement digérés; il faut qu'ils soient cuits, cassés ou en farine.

Les aliments doivent être donnés tièdes, trois fois par jour, et à des heures bien fixes, avec addition d'un peu de sel de temps à autres. La quantité doit être proportionnée à l'appétit des animaux, le porc mange d'autant mieux qu'il est dans un état avancé de graisse. C'est pour aiguiser et exciter son appétit qu'on donne des aliments d'autant meilleurs que l'engraissement approche de son terme.

Les Anglais classent ainsi les grains sous le rapport de leurs facultés nutritives: orges, pois, blé d'inde, sarrasin, avoine.

Il est bon de donner aux porcs les aliments légèrement aigres et acides. Voici, suivant M. de Mortillet, comment l'on procède à cette opération: "Je fais cuire dit cet agronome, un double-décalitre (20 livres) de patates, je les écrase toutes chaudes dans un petit cuvier, j'ajoute deux décalitres (20 livres) de farine d'orge, d'avoine, ou de sarrasin, et je fais pétrir le tout avec un levain de pain et 1 kilo (2 livres) de sel.

"La pâte fermente, et je la donne aux porcs à l'engrais en la délayant dans de l'eau, d'abord fort claire, et en épaisissant de plus en plus à mesure que l'engraissement avance. Lorsque la provision touche à sa fin, je recommence, en laissant une petite quantité de l'ancien mélange qui sert de levain pour le nouveau.

Quand un porc est en état, un mois ou six semaines au plus de ce régime l'engraissent parfaitement."

Il faut tenir les auges très propres, enlever la nourriture que les animaux ont laissé d'un repas à l'autre; leur fournir une abondante litière et souvent renouvelée. Le porc à l'engrais reste couché et dort tout le temps qu'il ne reste pas à manger. Enfin, le nettoyer et le laver de temps en temps; les animaux s'y prêtent volontiers, et ces soins provoquent rapidement l'engraissement.

Leurs loges doivent être chaudes, loin du bruit et un peu obscures lorsque la chose est possible.

Des mauvais traitements envers les animaux.

Au point de vue de nos intérêts matériels, nous avons avantage à traiter doucement, à bien nourrir, à entretenir convenablement les animaux dont nous voulons tirer produit en viande, en lait, en travail.

Nous avons même avantage à ne pas détruire inutilement ceux qui vivent en liberté.

Les animaux de luxe, traités doucement, sont plus

beaux et vivent plus longtemps. Ceci nous semble encore incontestable.

Après avoir signalé les intérêts purement matériels, voyons si les sentiments généreux, ceux de la reconnaissance et de la pitié, ne doivent pas aussi avoir une large part dans nos rapports avec les animaux. Et dût-on nous dire que nous prenons la question de trop haut, nous oserons commencer par ce principe: qu'en général, les hommes s'améliorent à mesure qu'ils se civilisent.

Les sauvages se font une guerre continuelle et dévorent leurs prisonniers.

La demi-civilisation réduit les ennemis à la guerre à l'état d'esclaves.

Enfin de nos jours on se bat, puis on est généreux pour le vaincu et on lui tend la main.

Les supplices inventés par les sauvages étaient horribles: des yeux arrachés, des langues coupées. Puis on a rompu vif, et enfin les exécutions ne semblent pas en rapport avec nos mœurs.

Cette marche progressive, qui tend chaque jour à rendre les hommes meilleurs et plus humains, lorsque leurs passions ne sont pas trop en jeu, doit nécessairement être la même en ce qui touche nos relations avec les animaux.

Pouvons-nous nier leur sensibilité, leur attachement; le cheval connaît son maître, le chien a le dévouement d'un ami.

L'homme qui n'a pas compris cette sensibilité, tue l'animal qu'il a élevé comme un arbre qu'il abat; ses gémissants sont pour lui du bruit, et voilà tout.

Mais celui qui comprend la vie des animaux les tourmentera-t-il, les maltraitera-t-il à plaisir? Regardera-t-il leur souffrance avec indifférence? Non, bien certainement.

N'avons-nous pas été révoltés en voyant un conducteur de chevaux frapper à coups redoublés sur de pauvres animaux faisant plus que leur force, ou exténués par un travail trop prolongé. Ces conducteurs à demi-sauvages entrent au cabaret, et après des libations plus ou moins prolongées, ils recommencent ces actes de barbarie qui, au premier moment, nous feraient presque regretter que l'animal ne pût se venger.

D'autres fois, c'est un cheval de louage qui n'a reçu qu'une partie de sa nourriture et auquel on demande à coups de fouet un travail exagéré.

Les chevaux, qui sont de si bons animaux, n'ont-ils pas droit à nos soins, je dirai plus à notre affection; et, lorsqu'ils nous ont rendu de nombreux services, n'est-il pas injuste de les abandonner à des hommes qui, avant de les tuer, les accablent de travail et de mauvais traitements jusqu'à extinction de toute force?

Si nous ne pouvons laisser nos chevaux finir en paix leur existence, du moins ne leur demandons que le travail qu'ils peuvent donner, accordons-leur des soins jusqu'à la fin, entretenons-les convenablement. Si une dure nécessité nous force à les faire abattre, que ce soit rapidement, et non après avoir fait précéder cette exécution des souffrances de la faim et de toute sorte de mauvais traitements.

Les bœufs, les vaches, qui doivent toujours finir par être conduits à l'abattoir, ont été les compagnons de nos